

LE MONOLOGUE INTÉRIEUR —UNE TECHNIQUE DE L'INTROSPECTION

ANDRÁS DÉSFALVI-TÓTH

Université de Pannonie, Veszprém
Département d'Études Françaises
Vár utca 39.
H-8200 Veszprém
Hongrie
desfalvi@almos.vein.hu

Abstract: Stream of consciousness is the manifestation of verbality in writing. Through the narrative technique of stream of consciousness, the writer has the opportunity to use the a very personal tone. This study examines three short stories by Valéry Larbaud, the French writer and translator, which are characterized by this unique symbiosis of verbality and orality. This narrative technique is mainly suitable for the depiction of feelings and thoughts and not the narration of events. Its striking structural feature is the incoherent composition of sentences. Larbaud attributed great significance to narration carried out with the technique of stream of consciousness. The heroes of the three Larbaud short stories, which are in the scope of this study, have emotional problems to solve. The main topic of their “audible thinking” is the problem of faithfulness and the spiritual and physical distances between man and woman. Journey through time and space often gives the impression of a film script: the narrator depicts past and imaginary future in incoherent structured sentences which resemble the form of snapshots.

Keywords: Valéry Larbaud, stream of consciousness, Italy, introspection, camera

Devant les curieux qui s'intéressent à la «symbiose» de l'oralité et du langage écrit dans les productions littéraires s'ouvre un domaine, celui du monologue intérieur, pour lequel certains auteurs ont une prédilection particulière. Il ne s'agit certainement pas d'un choix purement esthétique, indépendant des dispositions psychiques de ces auteurs. L'existence du monologue intérieur — appartenant par sa forme au langage écrit, mais en même temps étroitement lié à l'expression verbale des

idées — est assurée par l'étrange «ambiguïté génétique» qui forme le sujet de cette présente étude.

L'auteur dont l'œuvre nous sert de texte de référence est ami d'André Gide et de Saint John-Perse, et fait partie du groupe des auteurs qui lancent la *Nouvelle Revue Française*. Il s'agit bien de Valéry Larbaud qui, dans son journal intime de 1904–1912, adopte cette nouvelle technique lui permettant de suivre de très près la vie intérieure de son héros. Le ton confidentiel, introspectif qui caractérise cette technique reflète l'effort de l'auteur de transcrire les méandres de la quête spirituelle du personnage, ainsi que le goût de Larbaud pour les romans d'introspection sans intrigue. Du nouveau chemin du romancier résulte une conséquence syntaxique impressionnante : l'auteur va souvent renoncer à la phrase bien construite du roman traditionnel pour des propositions elliptiques. Un besoin intérieur de Larbaud s'accomplit alors à travers le choix conscient d'une technique narrative.

Certes, le monologue intérieur se prête à merveille à l'analyse des sentiments, mais il convient moins à la description des actions. Dans le cas de Valéry Larbaud, le mécanisme de la nouvelle technique s'observe avant tout dans le «domaine secret» de l'auteur : dans les trois nouvelles publiées aux éditions de la *Nouvelle Revue Française* en 1923, qui sont en fait les trois épisodes de sa vie.

La première nouvelle intitulée *Amants, heureux amants...* est éponyme du recueil et nous fait connaître le jeune Felice Francia qui contemple au petit matin les corps endormis de sa maîtresse et d'une amie de celle-ci. Il songe aux premiers temps de sa liaison avec Inga, et pense à l'avenir qu'il voudra connaître sans elle. Le récit se présente sous la forme d'une longue réflexion du jeune homme à ce que ses relations avec les femmes signifient pour lui.

La deuxième nouvelle a comme titre *Mon plus secret conseil...* C'est l'histoire admirable du jeune Lucas Lethel fuyant sa maîtresse qu'il a eu l'imprudence d'emmener avec lui en voyage en Italie. Après une rencontre avec Irène, jeune fille respectable qu'il veut épouser, Lucas est profondément gêné de la présence d'Isabelle qu'il pense ramener à son mari.

Beauté, mon beau souci..., troisième récit en question, met en scène Marc Fournier, jeune Français qui entretient à Chelsea un ménage tenu par Edith Crosland, veuve et mère de Queenie adolescente. D'abord amant de la mère, Marc tombe amoureux de la fille et se trouve ainsi dans une «bourgade du Tendre qui s'appelle Possession-Paisible». Également par cette dernière allusion nette que fait Larbaud sur le modèle

exemplaire de la littérature d'introspection — à savoir la *Clélie* de Mlle de Scudéry — le champ est bien délimité : à travers l'histoire des trois « mariages de marin » se dévoilent le regard et la présence même de Valéry Larbaud qui se donne à l'art d'aimer et d'être aimé. On retrouve dans ces textes son goût pour la femme, pour la diversité de la femme, et aussi pour le dépaysement. Notre auteur n'a jamais caché son idée concernant les femmes qui sont pour lui comme les villes : il faut déménager pour en posséder de nouvelles ; mais avec le fort sentiment de la nostalgie pour les précédentes. Robert Mallet qui annote les nouvelles dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade résume les trois récits sous le titre fictif : « Valéry Larbaud ou le touriste du cœur »¹. Effectivement, on doit attribuer peu d'importance au fait que les récits en question sont difficilement classables dans un genre littéraire précis. Sont-ils des ébauches de romans ou bien des romans condensés ? Les trois textes — à la limite de la nouvelle, de l'essai et du récit autobiographique — sont reliés entre eux par la communauté d'inspiration et de ton : par le souci de l'auteur, précisé par Larbaud-même. *Beauté, mon beau souci*... — il y reprend un vers de Malherbe — annonce la préoccupation de poursuivre l'amour plutôt que la femme, celle-ci n'étant que le moyen d'atteindre le sentiment. Un autre secret du bonheur est la poursuite du désir toujours renouvelé ; car les désirs épuisés ne font que transformer la nostalgie en tristesse accablante.

Amants, heureux amants... et *Mon plus secret conseil*... se rapprochent plus étroitement par leur propre forme : ils sont deux longs monologues, alors que dans *Beauté, mon beau souci*... se succèdent les discours dialogués et la narration à la première personne du singulier.

Nous nous penchons maintenant sur le texte intitulé *Mon plus secret conseil*... afin de pouvoir examiner de plus près la technique de narration qu'est le monologue intérieur et que Valéry Larbaud a adoptée pour une partie considérable de son œuvre. La nouvelle en question se présente en tant qu'un seul voyage en train du jeune Lucas Letheil : un voyage dans l'espace mais surtout dans le temps. Elle est l'histoire d'une fuite, et en même temps elle prouve nettement le goût de Larbaud pour la modernité dans l'art, dans le sens où elle annonce certains procédés scéniques des grands cinéastes, tel un Antonioni, par exemple. Certains passages évoquent le scénario d'un film, l'état primitif d'un cadre qui va s'éclorre dans la succession d'images sur l'écran, mais qui n'est — sous forme écrite — que croquis, indications du metteur en scène en marge du scénario : « [...] je veux me lier à cette délicieuse colonne (la forme

¹ V. Larbaud : *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1958 : 1237.

vue de côté, comme dans la danse : le beau flanc, le pas suspendu, un bras levé). *Ralentissement— aiguillage— à-coups— plusieurs voies— une grande gare défile— buffet. Ah, c'est ça, Potenza ?*»

Grâce à la technique du monologue intérieur tout va se subordonner à la « caméra » du protagoniste : lieu et temps n'existent qu'à travers son « objectif ». Il nous fait voir et percevoir la réalité dans un aspect particulier ; notamment dans celui de l'homme déçu de son amour pour une femme (Isabelle), mais en même temps impatient devant la promesse du futur amour (avec Irène). Les sauts dans la narration des événements sont sans fin : le présent de la narration et le passé à méditer s'entremêlent, tout comme le présent et l'avenir à imaginer, à inventer. « Et ainsi je sortais de ces pensées, de cette retraite [...] comme un conteur, qui après avoir jeté un regard vers la fenêtre, reprend son récit. » Et encore : « Où était-il donc du rouleau des souvenirs ? [...] Ah : il allait revoir la première « crise », rue Berthollet, deux jours avant le départ. » La rétrospection étant un mot-clé de cette technique de narration, non seulement le mode de nous faire voir la réalité est une caractéristique propre du monologue intérieur, mais aussi le style que nous allons nommer « mode d'emploi » et qui consiste à intercaler dans le texte, entre parenthèses, de courtes phrases semblables aux notes qu'on fait dans son carnet en deux secondes afin de retenir une idée importante. Dans le texte de Larbaud, cela apparaît comme un dialogue — du protagoniste monologuant — avec soi-même. Pour empêcher que le monologue tombe dans la monotonie, Larbaud se sert parfois du « dédoublement » du personnage de Lucas qui s'apostrophe, se pose des questions et se donne des conseils, tout comme s'il discutait avec un ami confident. Aussi la syntaxe renforce cette idée de l'identité en quête : d'une phrase à l'autre, « je » devient « il », et le contraire. Les indices de la personne, les références à la personne du narrateur se changent et varient à la première et à la troisième personne du singulier : « Le train même semble sur le point de s'arrêter. On entre en gare de Salerne. « Senta, quanti minuti si ferma qui ? Bene. Grazie. » J'ai le temps d'aller au buffet prendre un panier, et d'acheter un horaire. Il saute sur le quai. » Et si on prend la fin, la toute dernière page du texte, on entend Lucas se parler, sous forme d'une représentation parfaite et réaliste de l'état entre la veille et le rêve. Les syntagmes et les phrases entrecoupés rendent parfaitement l'atmosphère du moment où l'on s'endort : l'idée reste inachevée, on en commence peut-être une autre sans avoir terminé la précédente et sans aucun lien logique. D'un moment à l'autre la conscience cesse d'exercer son contrôle sur nos idées et nos mots : on voltige sur les confins de la réalité et des rêves jusqu'à ce qu'on tombe dans l'océan des images oniriques.

En ce qui concerne la prédilection de l'auteur pour le monologue intérieur, il faut savoir que cette nouvelle technique de narration est l'armature d'*Ulysse* de James Joyce pour qui Larbaud portait une profonde sympathie en tant qu'homme privé et écrivain aussi. Or, *Amants, heureux amants...* est dédié à l'écrivain irlandais² que Larbaud pense devoir remercier pour le nouveau procédé narratif. La loyale rectification de Joyce a appris à Larbaud que l'auteur irlandais n'a fait que s'inspirer lui-même d'une œuvre parue en revue en 1887 : le roman en question, dont l'auteur était Edouard Dujardin, avait comme titre *Les Lauriers sont coupés*. Larbaud enthousiasmé a vite écrit à Dujardin qu'il exaltait dans son courrier comme novateur d'importance suprême dans l'histoire littéraire. On peut imaginer le bonheur du romancier français tombé dans l'oubli lorsqu'il a lu la lettre flatteuse de Larbaud. Comme souvent dans sa carrière, Valéry Larbaud s'empressait d'exprimer son admiration pour cette nouvelle technique de narration dans un article paru dans *La Revue Européenne* : il y oppose « récit démodé » et « monologue intérieur », et affirme que dans très peu de temps tout livre d'expression psychologique-lyrique devra connaître la forme du monologue intérieur afin d'éviter l'« aspect ancien ». Il s'agit, en effet, d'un genre de dialogue nouveau où l'écrivain se libère de la mention traditionnelle des interlocuteurs au début des répliques. La toute première référence de Larbaud est l'écrivain grec, Lucien de Samosate (Loukianos, Ier siècle), admiré par les modernes, tels que Fontenelle et Diderot³.

La technique du monologue intérieur devient élément essentiel du style larbaldien : il lui prête une allure saccadée, souvent entrecoupée de retiresces, de points de suspension, de haltes. Cependant ; nous ne partageons pas l'avis de certains critiques qui trouvent ce procédé narratif « de marque tout à fait italienne »⁴. Certes, le langage larbaldien est un modèle de la transparence de l'idée, ainsi que de la clarté de l'expression. Néanmoins, nous trouvons que l'influence de l'Italie sur l'écriture de Valéry Larbaud ne peut pas se résumer uniquement et avant tout dans l'influence du style, même si dans les œuvres d'inspiration italienne de Larbaud (*Lettre d'Italie*, *Une journée*, *Le vain travail de voir divers pays*, etc.) la technique du monologue intérieur réapparaît en harmonie avec d'autres types de la narration, et contribue ainsi à former une sorte de « Cahier italien » reflétant l'« âme italienne » de Valéry Larbaud.

² « To James Joyce, my friend, and the only begetter of the forme I have adopted in this piece of writing. »

³ Voir les notes d'*Allen* faites par Larbaud, in *op.cit.* : 765.

⁴ Cf. La conclusion de O. Ruggiero : *Valéry Larbaud et l'Italie*, Paris, Nizet, 1963.